

La Revue Qışaş

par Bechir MKHININI

Consacrée à l'édition des nouvelles tunisiennes, cette Revue n'a vu le jour qu'en septembre 1966. Or, l'apparition de ce genre littéraire en Tunisie lui est assurément bien antérieure. Un aperçu historique sommaire est indispensable, avant d'analyser les publications de la Revue elle-même.

En fait, l'insertion de la nouvelle dans la production littéraire du pays a connu bien des tâtonnements et la rareté des sources en la matière laisse planer bien des doutes sur les premiers débuts. A nous baser sur les quelques documents que nous avons pu consulter, la Revue *al-^cĀlam al-Adabi* (1) (Le monde littéraire), aurait été la première à s'intéresser à la nouvelle. Elle fut rapidement relayée par des journaux : *ad-Dustûr*, *aş-Şabâb*, *as-Surûr* (2), puis, dans la suite, par un certain nombre de revues. C'est à partir de ces dernières que la nouvelle connut un premier essor non négligeable. La revue *an-Nadwa* (1953-57) éditait 28 nouvelles, *at-Tağdid* (1961-62), 10 nouvelles, tandis que la revue *al-Fikr*, créée en 1955 peut revendiquer à elle seule l'édition de pas moins de 195 nouvelles.

Notons que, dans une étude récente (3), M. Salah Guerma-di, en retraçant l'évolution de la nouvelle, a énuméré une liste des nouvellistes célèbres et donné un compte-rendu détaillé des nouvelles déjà parues dans les revues *an-Nadwa*, *at-Tağdid* et *al-Fikr*.

Il resterait à préciser la date de l'apparition de la première nouvelle. L'entreprise est peut-être désespérée, mais M. Muh. Salah Jâbri (4) incline à penser que « la nouvelle tunisienne n'existait pas avant 1920 ».

(1) *Al-^cĀlam al-Adabi*, revue littéraire créée en 1930 par Zayn al-^cAbidin as-Sunûsi. Cf. *al-ḥaraka'l-fikriya wal-Adabiya fi Tûnis* de Muḥ. al-Fâḍil b. Achour.

(2) *Ad-Dustûr*, journal créé par Mustapha Khayef; *as-Surûr* et *aş-Şabâb*, deux journaux créés par A. Dou^câgi La^bbidî et Muḥ. La^cribî. Cf. *Qışaş*, II, p. 39.

(3) *Ḥawliyat al-Ġâmi'a at-tûnusiya* (Annales de l'Université de Tunisie), n^o 11, année 1965, pp. 75-132.

(4) *Qışaş*, II, p. 32.

Quoi qu'il en soit, il est sans doute plus utile de s'interroger sur le degré d'implantation de la nouvelle dans le courant littéraire local et sur sa qualité artistique. Les jugements portés par les écrivains, sans être pessimistes pour l'avenir, signalent généralement des lacunes. Citons quelques exemples :

« Les gens cultivés ont raison de souhaiter le développement de la nouvelle dans la littérature du pays. Une telle carence n'est pas le propre d'un seul pays, elle est commune à toute la littérature arabe », (Fadhel Ben Achour) (5).

« Je ne connais malheureusement point de grands écrivains tunisiens de nouvelles autres que M. Messadi », (J. Berque) (6).

« Malheureusement, je n'ai point trouvé chez les écrivains tunisiens une seule nouvelle censée satisfaire à toutes les règles techniques de la nouvelle. J'irais même jusqu'à dire que ce qui a été écrit ne dépasse pas le niveau du conte. C'est là une déficience considérable dans notre littérature tunisienne », (M. Muh. Marsàoui) (7).

« Le problème est plutôt un problème d'édition qu'un problème de rédaction », (M. Othmân Kaâk).

Une critique assez généralement formulée est celle-ci : on reproche à la nouvelle tunisienne son manque d'ampleur et de souffle. Serait-il permis de penser que la lacune signalée s'alimenterait pour une part notable à l'étroitesse du genre lui-même ? C'est, en tout cas, ce que semblait suggérer une réflexion de M. R. Blachère : « Je crois savoir, disait-il, que beaucoup de vos jeunes écrivains tentent de briser ce cadre étroit pour s'élever jusqu'au roman » (8).

En fait, le roman a fait son apparition il y a déjà longtemps. Comme le rappelait M. Muh. Salah Jâbri, le journal *az-Zamân* (9) avait publié (18 décembre 1933 au 16 janvier 1934) le roman « *Nağât* », tandis que Mh. Sadok Rezgui (10)

avait déjà donné en 1910-1915 son tout premier roman « *As-sâhira al-tûnusiya* », (la sorcière tunisienne).

Dès lors, si le regret exprimé par Muh. Farid Ghazi : « Nous manquons davantage de romans que de nouvelles » reste vrai, la carence n'est pas aussi grande qu'on aurait pu le penser. En tout état de cause, les écrivains tunisiens ayant cultivé la nouvelle depuis six décennies avec des chances variées, il n'est pas surprenant que le genre roman, dont on connaît les redoutables exigences, n'ait pas encore connu tout le développement qu'il mérite.

D'autre part, il est encourageant de le constater, c'est précisément une analyse lucide du niveau littéraire de la nouvelle qui a provoqué la création de la revue *Qışaş*. Un Club de la Nouvelle a été fondé au sein même du Club culturel Abulqasem Chabbi en 1965 et c'est lui qui a pris l'initiative du lancement de la revue. Les quatre livraisons parues groupent 48 nouvelles complétées par des articles de critique littéraire.

Les articles en question traitent de la nouvelle sous deux aspects différents :

1) une vue générale des événements culturels de la période 1914-1940. On la doit à Muh. Salah Jâbri (*al-qışşa at-tûnusiya bayn al-ħarbayn*) (11). La description détaillée des difficultés rencontrées par la nouvelle donne une idée précise de l'évolution de ce genre littéraire.

2) une étude comparative entre roman et pièce de théâtre, roman, nouvelle et conte, de Muh. Mokhtar Jannet (*Mâ al-farq bayna r-Riwâya wal-Tamṭiliya wa bayna r-Riwâya wal-Qışşa*) (12).

*
**

L'analyse des thèmes traités par les nouvelles nous invite à les grouper de la manière suivante : thèmes sociaux, thèmes patriotiques, analyses psychologiques, thèmes traitant de problèmes divers.

(11) *Qışaş*, II, pp 31-46. L'A. est instituteur.

(12) *Qışaş*, IV, pp. 44-57.

(5) *Al-Fikr*, avril 1959, p. 28.

(6) *Al-Fikr*, avril 1959, p. 34.

(7) *Qışaş*, II, p. 40.

(8) *La Presse*, 17 janvier 1963, p. 3.

(9) *Qışaş*, II, p. 40.

(10) *Qışaş*, II, p. 41.

1) THÈMES SOCIAUX.

Il s'agit de problèmes d'ordre social abordés sous différents angles, tels que : désaccords entre homme et femme, prostitution, enfance délinquante, misère, ivresse, jeu de hasard, déficience mentale, coutumes, etc. On peut y déceler la tendance réaliste et engagée des nouvellistes tunisiens.

Donnons quelques exemples.

« Une goutte de sang sur le trottoir » (*Qaṭra dam °alâ r-raṣif*) de Yahya Muhammed exploite le thème du vagabondage en décrivant la déchéance progressive de Jelloul abandonné par sa famille à l'âge de 16 ans. Le contact avec des individus désemparés — passons sur l'épisode banal du vol de saucisses au restaurant de « l'oncle » Salah — va détruire progressivement tous les ressorts de sa personnalité. Le dialogue entre Jelloul et le bandit Bû Drâ° est haut en couleur et donne une idée très concrète du genre de vie des vagabonds. On retiendra comme particulièrement vivante la description des rues, des passants, des commerçants, sans parler des odeurs si caractéristiques des restaurants. Le style ici est à la hauteur du sujet.

« Joie de la vie », (*Farḥat al-Ḥayât*) (14) de Othman Boudane, retrace la vie de °Ammar, jeune garçon issu d'une famille pauvre, mis au service d'un gendarme (M. Jacques). L'A. s'attache, non sans talent, à décrire, à travers le genre de vie de la famille de l'enfant, le milieu « bédouin ». Gourbi, chien, chèvre, rien n'y manque. On assiste au repas, on fait connaissance avec la mère. Poussière de détails concrets, dont l'ensemble frappe l'imagination. Mais on observera que l'A. vise en priorité à souligner le contraste entre le genre de vie des colons et la pauvreté des petits fellahs, au temps de la colonisation.

« Obstacles », (*°Arâqil*) (15) de Tahar Omrane présente un cas type de conflit famille-société, celui d'un enseignant tellement absorbé par ses soucis scolaires qu'il finit par préférer son bureau à sa maison. Abandonnant sa femme, indifférent à son sort et à ses préoccupations, il en arrive à mépriser tous

(13) *Qışaş*, III, pp. 33-89. L'A. est employé.

(14) *Qışaş*, III, pp. 13-18. L'A. est instituteur.

(15) *Qışaş*, IV, pp. 116-125. L'A. est instituteur.

ceux qui le dérangent, fussent-ils des amis intimes, et, tel un misanthrope, s'abstient de toute participation aux loisirs communs et à la vie sociale.

« Affreuses conséquences du jeu de hasard », (*Faṣā'ic al-muqâmara*) (16) d'Ibrahim Fahmi b. Chaabane est une nouvelle empruntée à un film qui se cristallise autour d'un drame : tentative de suicide d'un homme ruiné au jeu (Charles), bientôt suivie du meurtre de son adversaire (Georges).

« Une épouse de Mesrâta », (*Zawḡa min Masrâta*) (17) de Abdallah Quwayri est l'analyse d'une plaie sociale autant que familiale : le mariage forcé, c'est-à-dire le choix de l'épouse par les parents, avec l'obligation pour le fils de se soumettre à la coutume. Un jeune Libyen de la ville de Mesrâta est affronté à un cruel conflit de devoirs : suivre ses inclinations personnelles et épouser une fille instruite, bien connue, aimée par lui, ou bien s'incliner devant le choix de ses parents et épouser une cousine analphabète qu'il n'a pas vue depuis l'enfance et qu'il n'aimerait pas. Comment trancher le débat ? Le monologue atteint ici une grande intensité et laisse percer la perplexité d'un jeune ballotté entre des sentiments contradictoires : respect de ses aspirations, affection envers ses parents et crainte d'enfreindre une coutume si longtemps respectée.

Arrêtons ici l'analyse des thèmes d'ordre social. Elle suffira à donner une idée de la manière dont les nouvellistes restent au voisinage de la société tunisienne et en enregistrent les pulsations directes et les problèmes. On pourrait citer bien d'autres nouvelles qui traitent de sujets similaires (18).

2) THÈMES PATRIOTIQUES.

Quatre nouvelles ont trait au patriotisme :

— « La danse des jeunes » (*Raqṣat aṣ-Ṣiġâr*) (19);

(16) *Qışaş*, IV, pp. 70-103.

(17) *Qışaş*, IV, pp. 28-32.

(18) *Raġul mut'ab* (un homme fatigué), II, pp. 47-52; *lâ ṣay'a fi ṣ-ṣûra* (rien sur la planche), III, pp. 19-28, et *aṭ-ṭawâf bil-layl* (ronde de nuit), IV, pp. 5-11, de Hasan Nasr; *ṣaġarat al-barqûq* (l'abricotier), III, pp. 35-41, de M. Salah Jâbri; *suqyâ yâ matar* (ô pluie, abreuve-nous !), I, pp. 71-90, de Ezeddine Madani; *us-sâhira t-tûnusiyya* (la sorcière tunisienne), II, pp. 81-101, de M. Sadok Rezgui, et enfin, *al-Ḥaġ °Ali*, III, pp. 46-50, de Mustapha Khayef.

(19) *Qışaş*, IV, pp. 126-132.

- « Quand vient l'aube », (*Inda mâ ya'ti alfağru*) (20) de Yahya Muhammad;
- « Pourpre » (*Urğuwân*) (21);
- « Les buanderies » (*Suğûh al-ğasil*) (22) de Muh. Moktar Jannet.

Nous retiendrons surtout « Pourpre » comme modèle du genre, qui a reçu en 1965 le prix Ali Belhaouane et qui met en relief le caractère désintéressé du patriotisme. Celui-ci ne doit rechercher d'autre satisfaction que celle du devoir accompli. Situé très haut dans l'échelle des valeurs, il s'avilirait en acceptant argent ou emploi lucratif en contre-partie des services rendus. C'est précisément ce qu'a compris Jelâl en ce 1^{er} Juin, fête de la Victoire. Le héros de la nouvelle, en dépit de sa pauvreté et de son titre de patriote engagé, refuse l'emploi qu'on lui offre et n'a que mépris pour son cousin Salah qui, lui, a accepté un poste à la radio. Il explique à sa cousine Fadila qu'il déteste l'arrivisme, le désapprouve, le condamne. Aller étaler ses titres de résistant, parler de telle ou telle arrestation dont il a été victime, il irait plutôt jusqu'à préférer être dépouillé de ses vêtements plutôt que de commettre cette bassesse. « Mon sentiment patriotique n'est pas une prairie ni un fonds de commerce », conclut-il.

3) ANALYSES PSYCHOLOGIQUES.

Nous nous trouvons ici en présence d'un lot de nouvelles qui nous paraissent d'une qualité artistique non négligeable en raison de l'originalité des sujets traités et de l'adaptation du style à son objet.

« Une datte du régime de degla », (*Bisra mâna 'd-digla fi 'arâğînihâ*) (23) décrit le pathétique conflit entre l'amour et la piété filiale. Chez Mekki; le débat prend toutes ses dimensions après la mort de sa mère. Les obsèques à peine terminées, il n'a pas hésité à se rendre sur le champ chez sa cousine et bien-aimée 'Atrâ', encore que la présence d'un autre prétendant, Hafnawi, ait rapidement mis fin à l'entrevue. L'A. évoque les nuits de détresse de Mekki et montre comment la pen-

sée envoûtante d'Atrâ fait disparaître presque complètement du champ de la mémoire et de la conscience le souvenir de sa mère.

« Des restants de souvenirs », (*Baqiyât ad-dikra*) (24) de Muh. Salah Jâbri a pour thème le conflit amour-vanité. Un boulanger, amoureux d'une veuve, la poursuit de ses assiduités, mais elle refuse de se prêter à ses dessein et oppose un non catégorique au mariage. « Je ne t'épouserai, dit-elle, que lorsque tu auras une maison ». La réponse du prétendant ne manque pas d'originalité : « Tant que les habitants ont besoin de pain, les boulangers n'ont pas de maison ». La réplique est plus cinglante : « Epouse donc la femme qui est greffée sur ton avant-bras ! ». L'issue du dialogue rejoint le tragique : le boulanger abuse d'elle et charge un criminel de l'achever.

« Un jour à Zamra », (*Yawm min ayyâm Zamra*) (25) du même A. est une description des hallucinations de la folle du logis dont est victime un jeune homme qui traverse, en train, pour la première fois, sept tunnels (entre Metlaoui et Redeyef). Dans l'obscurité qui l'épouvante, mille démons dansants franchissent le seuil de son imagination et collent à son esprit. Le voilà situé dans le monde excitant des mythes qui l'arrachent au monde réel et réveillent le souvenir des histoires de brigands racontées par un commerçant de son village durant son enfance. Il se voit assailli par des voleurs et appelle au secours. L'A. a su évoquer avec vigueur l'univers mental d'un jeune et les trahisons de l'imagination.

« Oh ! pluie, abreuve-nous », (*Suqqa ya mağar*) (26) contient un épisode où M. Madani s'attache à décrire les transes par lesquelles passe un employé. Malade, il s'en va à son travail, mais les encombrements de voitures l'obligent à une longue marche à pied. Bientôt il ressent une faiblesse extrême, son esprit vacille... L'A. nous met en contact avec ses angoisses, et le monde incohérent des images qui l'obsèdent est évoqué avec une densité accablante. Il cultive une veine analogue en mettant en scène dans un quatrième épisode (27) les effets de l'ivrognerie sur l'équilibre mental (28).

(24) *Qışaş*, I, pp. 27-38.

(25) *Qışaş*, IV, pp. 12-25.

(26) *Qışaş*, II, pp. 53-63. L'A. est professeur d'arabe.

(27) *Qışaş*, III, pp. 101-137.

(28) On lira, dans le même esprit : *Ar-rağul aš-šifr* (l'homme nul), IV, pp. 64-69, de Ezeddine Madani; *Itrâq* (Réfléchir), IV, pp. 58-63, de Mahmoud Tounsi, et *Ab-mawt fi l-mir'ât* (la mort dans le miroir), IV, pp. 33-43, de Semir Ayari.

(20) *Qışaş*, II, pp. 103-112.

(21) *Qışaş*, II, pp. 5-23.

(22) *Qışaş*, I, pp. 39-49.

(23) *Qışaş*, I, pp. 17-25.

4) PROBLÈMES DIVERS.

Nous grouperons ici des nouvelles qui ont trait à des sujets assez disparates.

« La mère des canards », (*Umm al-baṭṭ*) (29) de Muh. Laroussi Metoui qui se penche sur l'euphorie de la révolte.

« Le viseur », (*Ar-Râmi*) (30), nouvelle traduite par Omrane Ennîn, portant sur le thème du dévouement.

« Billet de loterie », (*Waraqât al-Yânaṣib*) (31) a pour objet la vengeance.

« L'homme en proie à la peur », (*Insân ar-ru^cb*) (32) de Muh. Mansour décrit les dangers du machinisme et du chômage.

« Feuilles et statues », (*Waraqât wa Tamâtil*) (33) de Abdelkader Belhaj Nasr qui critique certaines danses et l'excès de maquillage.

* * *

Au terme de notre analyse, pouvons-nous déceler les tendances les plus accusées des nouvellistes et risquer un jugement sur le cheminement de la nouvelle ?

Si nous laissons de côté les nouvellistes dont l'orientation n'est pas clairement discernable, il en est plusieurs dont on peut déceler les goûts et les tendances. Leurs noms sont connus. Chacun sait que Hasan Nasr a un faible pour les problèmes d'ordre social, que Jâbri et Madani sont attirés par l'analyse psychologique, que Muh. Moktar Jannet s'attache à l'étude des sentiments patriotiques et que M. Laroussi Metoui vise à élargir le cadre de la nouvelle par l'insertion de problèmes d'ordre philosophique.

La nouvelle a donc acquis droit de cité dans la littérature tunisienne. Le fait que certains essais soient d'une pauvreté qui n'échappera pas au lecteur exigeant ne doit pas estomper à nos yeux les efforts accomplis pour élever son niveau. Le bilan d'ensemble, s'il trahit encore ici ou là une faiblesse du souffle, prouve que la revue *Qiṣaṣ* a largement justifié sa raison d'être.

(29) *Qiṣaṣ*, III, pp. 7-12. L'A. est fonctionnaire au Parlement.

(30) *Qiṣaṣ*, I, pp. 51-55. L'A. est fonctionnaire aux P.T.T.

(31) *Qiṣaṣ*, II, pp. 113-116.

(32) *Qiṣaṣ*, I, pp. 57-59. L'A. est juge.

(33) *Qiṣaṣ*, IV, pp. 104-115. L'A. est fonctionnaire.